

Doris, J'ai Mal

Je t'ai cherché. J'ai marché vite, de mon pas serré. De mon pas de personne qui a une mission. De mon pas de personne occupée. De mon pas de personne qui connaît les musées et les expositions. Qui n'a pas le temps.

J'avais vu ta photo il y a six ans. Ton image m'obsède, depuis. Un talisman contre le mal qui me ronge. Un mal que je ne sais pas nommer, encore. Quand je t'ai enfin trouvé dans l'espace d'exposition, je me suis arrêtée net. Mon cœur a raté un battement. Coupé.

Doris, tu as été réalisée en 2013 par Alexandra Bircken. Tu es actuellement exposée au Centre d'art de Bienne, pour l'exposition SomaSemaSoma. Doris, tu es un moule rempli au ras bord de tissus froissé et de cire fondue. Doris, tu es une moitié. Fendue en deux. Doris, tu resplendis dans tes teintes de bleu, de gris et de mauve. Doris, tu fais peur. Tu n'es pas humaine. Non, tu es chimique. As-tu mal, Doris ? Avec ton stérilet implanté là où ton utérus devrait être.

Je ne sais pas si c'est des mots que l'on retrouve habituellement dans une critique d'art.

Mais Doris, tu n'as pas de tête. On t'a ouvert seulement pour que l'on puisse regarder ton intérieur, tes entrailles aux allures de plastique tailladé. Doris, tu n'es pas entière. Doris, on dirait qu'on t'a recomposé. Comment t'es-tu décomposé ?

Exposée, Doris. Doris, tu me rappelles la sensation dans mon corps. Celle qui me prend quand je parle à un docteur. Quand j'ai l'impression de ne plus être humaine. Un sac de viande à ausculter. Même les mains douces et compréhensives, Doris, même ces mains-là n'arrivent pas à me faire oublier la violence des outils destinés aux corps féminins.

Doris, tu me fais penser que tu sais ce que c'est d'être une femme chez le médecin. Une femme malade d'une maladie invisible. Cachée. Méconnue. Doris, tu sais ce que c'est que d'être une femme. Doris, tu sais ce que c'est que d'être soupesée dans la rue. Quand un homme, plus grand, plus fort approche son torse du tien. Doris, tu sais ce que c'est d'être forcée

de crier non. Oui, Doris, tu sais ce que c'est que d'être ignorée ou haïe, simplement parce que tu es ton corps. Doris, tu sais ce que c'est d'être désirée. Pour ton corps, pour le galbe de tes seins et de tes fesses, que tu n'as pas choisi. Doris, la violence que c'est d'avoir un système de reproduction féminin.

J'ai appris il y a un neuf mois que la douleur insidieuse qui résidait dans mes mollets avait un nom. La sensation de brûlure à l'arrière de mes genoux, l'impression d'avoir une lame en métal, froide, qui barre mes chevilles et mes pieds enflés. Ce coup au fond de l'estomac, comme un poing qui se resserre sur lui-même, s'enroulant autour d'un organe asséché. Le bout de mes doigts glacés. Ma peau une tenture aux ourlets déchirés. Du tissu mordu, déchiqueté. Le haut du dos, à droite, qui vrille. La migraine qui revient. Sans cesse. La fatigue, qui s'agrippe à mes yeux, à mes limbes, qui me repousse au lit. Tout ça, ça avait un nom : maladie chronique.

Mais il faut que je te dise. Avoir un nom, ça n'a rien changé. J'ai toujours mal, et je ne suis plus sûre à quoi.

Je marche au travers du Centre d'art de Bienne. Je ne regarde plus les œuvres. Je fais un tour et je reviens à toi, Doris.

Je pense aux murs blancs, presque aveuglants. Ça tombe bien, ça me rappelle les salles d'attente d'hôpital. Enfin, pas vraiment. Car les hôpitaux ne sont pas des lieux stériles. Les murs sont rarement blancs. Le Centre d'art de Bienne est tout sauf un lieu stérile, d'ailleurs. Dans les deux cas, l'on y crée un espace pour recueillir. Pour accueillir. Un espace à fonction. Un espace où les corps se retrouvent. Tentent de se soigner, d'une certaine manière. À l'hôpital en soigne, il paraît.

J'ai déjà perdu mon temps. Assise à l'hôpital des heures durant, attendant qu'un.e docteur.e me cale entre ses rendez-vous. Sur une de ces chaises de plastique bleu tirant sur le violet. Oud'un gris vague, un peu jaunâtre. J'ai toujours l'impression d'être calée. Je ne suis pas souvent le rendez-vous principal, qui méritera plus de dix minutes du temps de le.a professionnel. le qui m'accueille dans son bureau le temps d'un diagnostic hâtif. On roule des yeux, des fois. Des fois, on m'écoute. Mais souvent, on roule des yeux.

Je suis restée assise sur cette chaise d'attente de façon intermittente pendant les dix dernières années. Vautrée, droite comme un i, ou avachie, sur le rebord. Pleine d'impatience, de fatigue ou de colère. J'ai attendu dix ans pour qu'on me dise ce qui n'allait pas. Pour qu'on daigne me regarder dans les yeux.

Pendant ses dix-ans, en dehors de l'hôpital, j'ai tout essayé. À dix-huit ans, j'ai fait comme les autres : j'ai ignoré mon corps. J'ai bu, et j'ai fait la fête jusque pas d'heure. J'ai dansé sur les tables et je suis rentrée chez moi à vélo au petit matin. Je faisais des courses dans la rue. Je criais fort en me tapant la poitrine. Tu m'aurais vue, t'aurais été fière, Doris. Intrépide. J'ai dormi seulement deux heures, et j'ai couru à mes cours avec une gueule de bois violente. J'ai vécu. Comme on m'a dit de le faire. J'ai saigné. J'ai vomi aussi. Beaucoup. Et j'ai avalé plus d'aspirine que de raison pour oublier la douleur qui prenait ma tête, mon ventre, et mes jambes.

À vingt ans, j'ai arrêté de boire. On m'a dit que j'étais dépressive, du coup ça aidait d'être sobre. J'ai arrêté le lait, le maïs et la banane. On m'a dit que j'étais allergique et que c'est pour ça que j'avais mal. J'ai fait du yoga tous les jours. De la marche pendant une heure et demie. Le dodo à 22 h 30. Toute dérogation à la règle entraînait une spirale d'anxiété éreintante. Une discipline de fer, et une douleur constante dans le ventre. Les jambes lourdes, malgré les poses du pigeon à répétition. L'estomac acide, indifférent au gingembre frais, au vinaigre de cidre et aux pains sans gluten que j'avalais. Des crampes, qui se faisaient de plus en plus redoutables, qui me pliaient en quatre dans mon lit défait. La tête qui tourne, la fatigue grandissant avec mes dix-heures de sommeil. Et la sensation du carrelage froid sur mon front quand, en boule sur le sol, j'attendais que tout passe.

À vingt-quatre ans, j'ai décidé qu'il fallait vivre à nouveau. Et vivre mieux. J'ai pris plus de travail que je ne devrais. J'ai dit oui à tout. J'ai fait des nuits blanches d'écritures, des matinées au téléphone et aux emails. J'ai travaillé à plein temps, comme une adulte. J'ai fait des verres avec des personnes intéressantes. Des vernissages, des expositions. En action constante, je sentais ma poitrine qui se comprimait. En action constante, pourtant, j'oubliais le reste de mes douleurs.

À vingt-cinq ans, une médecin a mentionné ma maladie. Elle m'a dit que je n'avais pas besoin de test, elle était trop évidente. Elle m'a prescrit la pilule.

Je ne l'ai pas cru, mais j'ai pris la pilule. J'ai continué. La vie en course. J'avais moins mal, malgré quelques migraines nucléaires. Mais je n'y prenais pas soin. Je détestais mon lit. Je ne voulais pas y passer une seule seconde seule. Seule. Je faisais partie des battantes. Celles qui ne se plaignent jamais, qui ne gémissent pas. Toute douleur était nombriliste.

Mais il y avait encore des jours frustrés récalcitrants. Plongée dans une torpeur. Incapable de garder un travail plus de quelques mois. Tout m'épuisait. Burn-out. Des heures chez ma médecin généraliste, au bord des larmes. Mais je pleurais pas, Doris. Je te jure. Je voulais toujours en faire partie, des battantes.

Ma médecin généraliste insistait pour un diagnostique. Pour que j'aie un mot. Elle s'est battue pour moi. Et moi, je pensais que c'était ma tête, le problème. C'était moi, le problème. C'était certains, que c'était moi. Vu que j'avais tout essayé. Même la pilule. Même le vinaigre de cidre.

Au Centre d'art de Bienne, il y a des bouts de corps démembrés, fait d'acier de bronze ou de gaze. Il y a des motos, des chevaux, des mannequins étranges, désarticulés et colorés.

Mais je ne fais que te regarder toi, Doris. Je suis bloquée sur toi, Doris.

J'ai récemment commencé à lire "Un corps fait de verre" de Caroline Crampton. Elle discute l'enchevêtrement de l'histoire de l'hypocondrie, avec celle du corps médical, des croyances populaires et du fait d'être une femme. La science pure, implacable, qui s'avère être flexible. La science pure, un univers rempli de biais et de zones d'ombres. La science pure, rien de plus que des superstitions imparfaites.

Comme l'incompréhension généralisée face aux maladies chroniques. Et particulièrement celles qui touchent au système de reproduction féminin. Encore plus quand on est pas blanche ni d'Europe Centrale.

Le sang chaud. Maladie exotique. Simple crise de nerf. On m'a nommé de tous les noms, Doris, mais pas le mien.

Le manque de contextualisation des maladies dites mentales. L'hystérie, cette réponse aux structures sociales et politiques injustes, invivables. L'hystérie, la seule réponse valable face à l'impossible. L'hystérie, dont on accuse, par exemple, les jeunes femmes qui vont chez le médecin un peu trop souvent.

Et toi, Doris.

As-tu froid ? Nue devant nous tous, exposée.

Es-tu là ?

Alexandra Bircken, elle connaît l'hôpital aussi. Elle a fait plusieurs opérations quand elle était enfant. Petite. Se sentir comprise.

L'acier, les spéculums, le gel froid lubrifiant et les gants de latex claquants sur la peau. Des objets teintés d'une histoire violente. Des objets utilisés aujourd'hui. La crème de la crème de l'innovation date du dix-neuvième et du vingtième siècle. Technologie, cette force intrusive qui rentre dans mon corps.

Un mal nécessaire pour une vie meilleure.

En anglais, un stérilet peut aussi s'appeler un "coil". Une bobine, une spirale. Je pense aux petits ressorts de métal. Je pense à mes genoux qui brûlent.

Doris, j'ai l'impression que tu n'es plus là.

J'espère espérer. Est-ce que ce sera meilleur demain ?

Aujourd'hui, contrairement à il y a dix ans, les médecins me décrivent ce qu'ils font avec mon corps alors qu'ils le font. Ils ont les mains presque douces. Ils essaient même de donner une explication claire aux raisons de mon ordonnance. Il y a prescription.

Aujourd'hui, ils ont un vocabulaire un peu plus développé. Un peu plus humain.

Doris, je te retrouve. Je regarde le contour délicat de ton faux corps. Tu as l'air fragile, tu sais. Un corps dans l'espace. Dépouillé. Tu n'as pas de bras, mais on t'a mis des seins. Tu n'as pas de pieds, non plus. Tu ne peux pas partir.

Tu es allongée là, et on te regarde. On pense à notre propre corps peut-être. À tous les petits corps étrangers qui nous habitent.

Je pense aux hormones que je prends tous les jours. Aux anti-douleurs que je m'enfile chaque mois. Qui causeront peut-être plus tard des problèmes de foie, de thromboses, de cancers.

Je pense aux ligaments qui se forment, régulièrement. Ceux qui se collent à mes organes, à mes muscles. Je ne peux pas les arrêter. Je ne peux pas les contrôler. Je peux seulement les ralentir avec des médicaments imparfaits. J'ai l'impression qu'ils n'ont pas été faits pour mon corps. Je ne sais pas si je l'ai, le choix.

Le jour de mon diagnostic, Doris. C'était le 2 janvier 2025. J'étais rentrée plus tôt de chez mes parents pour la voir, cette médecin chirurgienne réputée que j'avais attendu.

Il avait fallu quatre mois pour un premier rendez-vous. Et j'avais de la chance, j'étais prioritaire.

Une assistante m'a appelé au matin, m'expliquant qu'il fallait tout annuler. La médecin chirurgienne réputée avait une opération. On pouvait seulement reporter à cinq mois plus tard.

Doris, j'avais une boule dans la gorge. Je n'en pouvais plus. J'avais envie de raccrocher. Mais Doris, tu serais fière, j'ai insisté.

L'assistante m'a dit de venir une heure plus tard, qu'on essaiera de me caler. Encore, calée. Collée à mon siège de plastique gris, ratatinée, j'ai attendu deux heures dans la salle d'attente.

Il était 16 h 45. Il y avait quatre autres femmes dans la salle. On avait toutes l'air fatigué.

La médecin chirurgienne réputée m'a accueillie dans son bureau. Elle m'a fait un dessin de mon système reproductif. Elle m'a montré mon IRM.

Mon pelvis en noir et gris, des petites masses étranges au milieu des muscles, des organes. Incompréhensible pour moi.

Elle m'a dit le même mot qu'on m'avait lâché avec une ordonnance de ma première pilule quelques années auparavant.

Elle m'a dit que pour l'instant, le traitement le plus préconisé était la pilule. J'étais à mon quatrième essai de variété différente.

J'ai dit "cool."

Elle m'a répondu "non, pas cool".

Doris, être comprise, des fois ça fait mal.